

“Une case avait été construite pour recevoir les malades qui venaient chercher eux-mêmes des remèdes, et c’est là que, tous les jours, de huit heures du matin à midi, Sœur Véronique donnait à chacun les secours dont il avait besoin. Sa charité ne se bornait pas à soulager les misères corporelles; elle y joignait le zèle du salut des âmes. Aussi désirait-elle ardemment avoir un logement où elle pût recueillir les pauvres abandonnés, espérant arriver plus aisément à sauver leurs âmes. Cette satisfaction lui fut accordée. La guerre et la famine, qui désolèrent le Saloum en 1864, amenèrent à Dakar une foule de gens dévorés de faim et de misère. On en rencontrait dans toutes les rues, mangeant de l’herbe ou de la terre et luttant contre la mort. Beaucoup de ces infortunés, recueillis par Sœur Véronique, ne durent qu’à sa charité la conservation de leur existence.

“Jusqu’au dernier jour de sa vie, Sœur Véronique continua de se dépenser ainsi auprès des malades et la manifestation qui s’est produite partout à la nouvelle de sa mort a prouvé combien de malheureux avaient été secourus, consolés et soulagés par ses soins.”

Rien de mieux justifié que ce touchant éloge funèbre! Mais l’histoire de cette vénérée défunte n’est-elle pas l’histoire de toutes les religieuses missionnaires?

Puisant au même foyer divin l’amour du sacrifice, elles se dépensent au service des terrestres misères avec une si parfaite égalité de dévouement que, pour être juste, il convient de les confondre toutes dans un même sentiment d’admiration. Elles sont si étroitement apparentées dans la pieuse émulation de la charité!

D’ailleurs, le mérite de ces femmes magnanimes est au-dessus de toute parole humaine. Il ne sera dignement exalté et récompensé que dans la patrie d’en haut.